

## L. RÉAU : LE PROFESSEUR

par François-Georges PARISSET

Professeur d'Histoire de l'Art moderne  
à la Faculté des Lettres de Bordeaux

Louis Réau était la ponctualité même. Il traitait chaque fois le thème donné. Il précisait souvent, au début du cours, le plan qu'il suivrait, et il marquait par des arrêts le passage d'une partie à l'autre. Il n'hésitait pas à répéter noms et dates. Peu de mouvement oratoire ; aucune emphase ; une voix grave ; une élocution lente. La démonstration avançait, très claire, et, pour conclusion, le sobre commentaire de clichés peu nombreux. Ces cours, les étudiants, je le sais, avaient plaisir à les suivre, à en marquer les divisions, à en comprendre le déroulement ample, régulier, intelligent.

Cette tranquille maîtrise était le fruit d'un travail minutieux. Des fiches, souvent numérotées, avaient été préparées avec soin, mais elles n'étaient prises en main que pour une citation ou un titre. Si M. L. Réau dominait le sujet avec aisance, il n'était pas indifférent. Il savait prendre parti et on le sentait par une phrase plus rapide, une affirmation martelée sur la table par la main, une réflexion humoristique prolongée par un demi-rire. A l'enthousiasme verbal, il préférait les dates, les faits, les analyses stylistiques. Il avait horreur des pathos esthétiques dont la mode ne dure que quelques saisons, mais il lui suffisait d'un mot bien choisi pour révéler qu'il était sensible à la beauté, et sa mesure, expression naturelle de son humeur, était aussi une leçon pour ses étudiants. Persuadé que l'impartialité est la règle d'or du savant, il ne pouvait admettre la désinvolture avec laquelle des savants étrangers interprétaient des artistes et il devenait âpre et cassant quand il dénonçait le pangermanisme artistique. Il avait d'autant plus de mérite à se prononcer ainsi que les cours en question — je les suivais comme assistant de l'Institut d'Art et d'Archéologie — avaient lieu durant les années noires de l'occupation. Le maître a pu alors donner à ses étudiants l'exemple de la dignité et il a su leur faire sentir qu'il était avec eux durant cette période fiévreuse qui a précédé la Libération. Sa certitude dans un avenir meilleur, il la partageait avec les siens et il avait pour garder bon espoir l'image de l'Alsace, d'où M<sup>me</sup> Réau est originaire.

Le professeur ne se contentait pas de faire des cours ou d'entendre des exposés et d'en présenter une critique courtoise. Semaine après semaine, il recevait ses étudiants, très simplement et prouvant son intérêt sincère par ses conseils et son appui. Il accueillait les chercheurs plus avancés, les étrangers le dimanche matin, là-bas, près du bois. Grandes pièces aux tonalités blondes, un grand bureau où dans un ordre parfait étaient disposées notes, lettres, épreuves. Mais, laissant la besogne en cours, imposant dans sa robe de chambre sombre, le maître se révélait le meilleur des conseillers. Il était discret, il accueillait les confidences, mais il ne les sollicitait pas. Il était clairvoyant, mais il préférait rester à l'écart ou plutôt au-dessus des intrigues. Que son détachement et sa philosophie nous soient en exemple, et aussi son amour de la paix, cet esprit de conciliation qui lui permettait d'arrondir les angles, de débrouiller les difficultés ! Nous sommes plusieurs, Français ou étrangers, à ne pas oublier les lettres par lesquelles le maître continuait à s'intéresser à leurs recherches, lettres attentives, bien-faisantes, à la graphie élégante et ailée. Comment lui a-t-il été possible d'entretenir une telle correspondance, rapide, riche, variée, précise !

Ce professeur savait sortir de la tour d'ivoire universitaire. Directeur d'Instituts français à l'étranger représentant la France dans des réunions internationales, il y avait en lui du diplomate. La science chez lui s'alliait au tact et à une sorte de majesté. Droit, le visage frais, affable, portant noblement l'habit vert, certes, il avait belle allure lorsqu'il avait apporté le salut de l'Institut à l'Académie San Fernando lors des fêtes du centenaire de Velasquez, et c'était à la fin de 1960. Membre des comités d'histoire de l'art, il était l'une des figures les plus connues des congrès internationaux d'histoire de l'art. Il était très entouré, respecté par les savants étrangers, mais il ne négligeait pas les congressistes français. Aidé par M<sup>me</sup> Réau, il savait rapprocher les sommités et les débutants obscurs ; sa simplicité souriante, son tact contribuaient à donner plus d'unité et d'allant à la délégation française et par là à augmenter son action et son prestige. Dans ces congrès, il disait exactement ce qui convenait ; il remplissait la mission confiée, sans se mettre en avant, mais avec naturel. Prononcer le discours d'une séance plénière, présenter une communication, présider une section, intervenir dans une discussion, guider des visites de monuments ou de collections, voilà beaucoup d'honneurs, mais aussi des responsabilités, des difficultés que d'autres parfois esquivent. Au lieu de s'abstenir, L. Réau donnait son temps sans compter ; il apportait son expérience, son érudition, sa patience souriante.

Et de même, en France, pour les congrès des sociétés savantes ou de la Société archéologique, pour la Société de l'Histoire de l'Art français, dont il avait été le président et dont il suivait avec assiduité les séances, apportant avec bonne humeur son grain de sel, proposant avec générosité, aidé par une mémoire étonnante, faits nouveaux, œuvres inconnues, rapprochements inattendus. Au début de 1961 encore, il avait assisté à la séance de la Société de l'Histoire moderne, qui lui était chère comme elle l'avait été à son beau-frère, le recteur Dresch ; il intervenait avec autorité dans une discussion et il aidait à préciser la notion du classicisme français.

Ce maître était riche d'une érudition encyclopédique qui stupéfie notre époque habituée au travail d'équipe. Cette science, nous en devinons les bases : méthode et mémoire, connaissance des langues étrangères, travail assidu dans les bibliothèques, dépouillement des revues, recours aux ouvrages négligés. Il y a plus. Partout, sans cesse, la notation rapide, fût-ce sur une enveloppe, d'un renseignement, d'un titre, d'une œuvre. Et toujours aux aguets, des notes devant l'œuvre d'art, un détail, une inscription, des couleurs, des rapprochements saisis et captés très vite sur-le-champ. Et toujours aussi des visites, des voyages. Il est à peine croyable que, dans les mois qui ont précédé sa mort, L. Réau a pu revoir, sans fatigue apparente, Nuremberg, Madrid, Montpellier et leurs régions.

Ces enquêtes perpétuelles et variées ont certainement maintenu le savant dans un optimisme intellectuel que nous sentions toujours aussi vibrant et qui restera pour nous un exemple. Elles expliquent les aspects variés de son activité scientifique. L. Réau a été un découvreur et, par exemple, il a été le premier à être attentif au mystérieux Monsu Desiderio. Il a écrit des monographies d'artistes connus, établi des catalogues d'œuvres, qui ont exigé de longues et patientes recherches. Il a donné aussi des synthèses qui marquent notre époque et qui résument une existence de recherches. Les cours de la Sorbonne ou des conférences ont représenté le premier jet de ces travaux, et, par exemple, le grand traité d'iconographie chrétienne. Mais d'autres cours mettaient à la portée de ses étudiants la miniature ou l'art gothique ou l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle, et ces mises au point menaient à des ouvrages clairs, riches en formules heureuses, en illustrations bien choisies. L'historien de l'art de l'avenir ne pourra plus être aussi universel. Qu'il garde du moins cette joie de voir, de découvrir, ce désir de tout comprendre et cette volonté d'être toujours utile.